

Bruit de papier
(*Jacques Koskas*)

Quand Etorre ouvrit la fenêtre, ce matin-là, il savait que sa vie et celle de sa famille seraient à jamais différentes.

La veille, alors qu'il somnolait comme tous les soirs devant la télévision, le son coupé, un bruit inconnu l'avait alerté. Vivre dans une maison isolée avait aiguisé son ouïe. Parmi le bruissement des feuilles, le ruissèlement de la pluie sur le toit et le murmure de la cascade dans le bassin, ce son importun créait une dissonance qui l'empêchait de distinguer le coassement des grenouilles, le chant des grillons, et aussi, et surtout, le crissement de la balançoire que le vent jouait à bousculer.

Il avait écouté avec attention. Une sorte de grattement, proche du froissement d'une feuille de papier, semblait venir de la chambre de Julia. Il s'était approché sur la pointe des pieds, avait collé son oreille à la porte et son cœur se mit à cogner à grands coups. Il déglutit avec difficulté. La chambre de sa fille était fermée à clé. La fenêtre était close, les volets aussi. Et puis, qui se permettrait de profaner ce lieu ? Lui-même s'interdisait d'y mettre les pieds depuis dix ans. Depuis la disparition de la petite.

À l'époque, Julia avait six ans.

Pendant des semaines, l'enquête mobilisa policiers et journalistes. Etorre répondit à toutes les questions, y compris les plus intimes sur son couple qui se délitait depuis un an ou deux. L'alerte enlèvement fut lancée. Il participa aux battues organisées dans la forêt proche et sonda la rivière avec les gens du village. Il alla même jusqu'à consulter une voyante.

Silvia, sa femme, resta prostrée pendant plusieurs jours, sans parler ni manger. Deux mois après la disparition de la fillette, elle déménagea à huit cents kilomètres de la maison. Je ne peux plus vivre ici. Je sais que nous ne la reverrons plus. Au bout d'un an, le divorce prononcé, elle quitta la France. Ne me demande pas où je vais. Je l'ignore. Et même si je le savais, je ne te le dirai pas.

Aucune nouvelle, depuis. C'était mieux ainsi. Etorre gardait le souvenir de Julia dans la maison pour lui tout seul.

Qui pouvait produire ce bruit ? Un animal serait-il entré dans la chambre ? Impossible ! Ou bien ?... Ou bien ?... Etorre avait secoué la tête. À vivre en solitaire, son esprit et ses sens lui jouaient des tours. Il lui arrivait encore de voir Julia courir dans le jardin.

Ce bruit l'intriguait. Il mit de longues minutes avant de se décider. Au bout de dix ans, il était peut-être temps. La main tremblante, il avait ouvert la porte. L'obscurité l'avait repoussé.

Un parfum de vanille mêlé à l'odeur de poussière flottait dans l'air. Ses doigts tâtonnèrent pour trouver l'interrupteur. La lumière trop crue l'éblouit. La chambre, immobile, s'offrit à ses yeux hagards. La présence de Julia occupait l'espace dans tous ses recoins. Les peluches attendaient sur le lit. Sa poupée préférée dormait sur l'oreiller. Les chaussons sommeillaient sur le tapis. Les jouets s'égaillaient un peu partout. Quelques dessins ornaient les murs. Un autre, à peine ébauché, voisinait avec des feutres de couleur sur le petit bureau.

Il n'avait pas osé entrer. Il se trouvait au seuil d'un lieu sacré que personne n'avait franchi depuis que Julia s'était envolée. La veille de sa disparition, les bras autour de son cou, elle essayait de reculer l'heure du coucher, comme tous les soirs. Il est temps de dormir, ma chérie. Encore une minute, papa, c'est bientôt la fin de l'histoire. C'est la troisième fois que tu me demandes une minute. Encore un bisou, alors... Ses cheveux sentaient la vanille.

Le lendemain, elle dormait quand il partit prendre son train, à cinq heures. Il se réjouissait d'aller l'attendre à la sortie des classes. Ils prendraient le goûter ensemble.

L'alarme avait résonné dans sa tête quand sa femme l'avait appelé. Je ne trouve plus Julia. Comment ça, tu ne la trouves plus ? Elle n'est pas dans son lit. Sa chambre est vide.

Il était huit heures vingt-huit. Il avait attendu le train près d'une demi-heure en faisant les cent pas sur le parvis de la gare. Il avait passé trois quarts d'heure à se ronger les sangs le temps que le train arrive à destination. Avant même l'arrêt, il avait bondi sur le quai, dégringolé les marches, rejoint le parking et sauté dans sa voiture. Les policiers étaient déjà présents quand il déboula dans la cour, dans un nuage de poussière.

Silvia ne cessait de répéter, en sanglotant : Julia n'était plus dans son lit quand je suis allée la réveiller. Julia n'était plus dans son lit...

Hier, à cause de ce bruit suspect, il s'était autorisé à entrer dans la chambre de Julia, avec le sentiment d'être un intrus. Il avait ouvert la penderie, caressé les vêtements. Le visage enfoui dans la parka rose fuchsia, il avait laissé les larmes serpenter sur ses joues mal rasées. Tu piques papa. Il s'était allongé sur le lit en désordre, comme il le faisait, certaines nuits, pour protéger Julia de ses cauchemars.

À quel moment a-t-il senti la présence de ce jouet sous la couette ?

— Ce matin, à mon réveil, répondit Etorre d'une voix rauque. Je métais endormi dans la chambre sans m'en rendre compte.

Le commissaire pointa un objet aux formes arrondies, couleur fuchsia, posé sur son bureau.

— Comment se fait-il que personne n'ait découvert cet enregistreur, pendant toutes ces années ?

Etorre baissa la tête :

— J'avais fermé la chambre à clé. Je voulais qu'elle reste dans l'état où elle était. Personne n'y est entré depuis. Sauf moi, hier soir, à cause d'un bruit...

Le commissaire détourna le regard.

— Nous n'avions pas prêté attention aux jouets. C'était une erreur. Je le regrette.

Etorre avait offert l'enregistreur à Julia pour son dernier anniversaire. Elle aimait écouter les histoires préenregistrées sur l'appareil. Elle jouait aussi à s'enregistrer en train de parler ou de chanter.

Ce matin, un frisson glacial avait parcouru Etorre quand il prit conscience que la voix de Julia était sans doute conservée dans la mémoire de l'appareil. Il s'était précipité à la cuisine, avait retourné les tiroirs à la recherche de piles en état de marche.

Le commissaire appuya sur le bouton lecture. L'enregistreur ronronna. Julia chantait d'une voix cristalline : *une poule sur un mur qui ...* Etorre refoula un sanglot.

Le commissaire appuya sur le bouton-stop. Il secoua la tête, désolé et furieux, à la fois. Il se déplaça jusqu'à la fenêtre, revint et remit l'appareil en marche. *...picore du pain dur...* Le bruit d'une porte qu'on ouvre, suivi d'un claquement de talons sur le parquet, interrompt la comptine. Une voix demande : Tu es prête, ma puce ? Où on va, maman ? C'est un secret. C'est loin ? Tu verras, tu seras très heureuse. Et papa ? Il viendra nous rejoindre plus tard. Je peux aller lui faire un bisou ? Il est déjà parti. C'est la semaine où il commence tôt. Viens. Et mon cartable ? Tu n'en as pas besoin. Viens. Bruit de porte qu'on ferme. Silence.

Silence aussi dans le bureau du commissaire.

Etorre, tendit la main vers l'enregistreur.

— Je dois le garder pour le moment, rappela le policier. Ne vous inquiétez pas, vous le récupérerez bientôt.

— Et la voix de Julia ?

— Nous n'y toucherons pas. Je suis en contact avec Interpol. Je vous tiens informé dès que j'ai du nouveau.

Dans la chambre de Julia, devant la fenêtre ouverte, Etorre respira profondément. Désormais, plus rien ne serait pareil. Le bruit de papier froissé lui fit pencher la tête. Une minuscule souris jaillit de la corbeille couchée sous le bureau. Elle fila entre ses jambes et disparut dans un trou creusé dans la plinthe. Etorre lui adressa un sourire complice. Julia a toujours aimé les animaux.